

ficacement protégés les armées allemandes. Les derniers temps, ajoute le président, nous ont prouvé que le fer et le sang unissent les peuples. Comme nos guerriers considèrent la Croix de Fer comme le premier signe d'honneur, puisse la guerre nous donner une génération qui n'oublie jamais de vivre, de triompher et de mourir sous la croix ! (Bravos.)

Devant l'attitude de Trochu et de Gambetta, qui veulent tout prix continuer la lutte, dans l'espoir de fatiguer les armées victorieuses, la nation allemande réagit par l'exigence violemment exprimée du bombardement de Paris. Quelques journaux essaient de calmer cette irritation en prétextant qu'un quartier général « on sait ce qu'on fait ; » que s'il n'a pas encore été procédé au bombardement, c'est qu'il existe de puissants motifs, non pas politiques, mais militaires. Ces journaux résument la prétendue influence qu'aurait exercée sur la décision de l'état-major la diplomatie étrangère. Mais la grande majorité de la presse, se joignant à la population, n'admet pas « ces excuses. » On peut bombarder la ville, écrit-on de tous côtés, puisqu'il est notoire que les obusiers Krupp chassent leurs boulets à un mille allemand (environ 7 kilomètres) et que les armées assiégées occupent des positions — Meudon et Clamart, par exemple — qui ne se trouvent pas à cette distance de la ceinture intérieure. De ces deux positions, on pourrait facilement atteindre jusqu'au dôme des Invalides.

Il y a de plus deux canons monstrueux qui lancent des grenades de 750 livres et qui pourraient prendre Notre-Dame pour point de mire. On semble donc ne s'arrêter dans l'œuvre de destruction que par esprit d'humanité. Humanité mal raisonnée, disent les journaux. Si Paris a des fortifications, pourquoi lui épargnerait-on le sort de Strasbourg, ville sœur, quand il est indéniable que Paris a provoqué la guerre ? Il serait, au contraire, humain de bombarder Paris pour faire cesser les souffrances de nos soldats. Voilà tantôt six mois qu'ils ont quitté leurs foyers ; ils n'ont durant tout ce temps qu'éprouvé fatigues, privations. Ils doivent souhaiter de retourner dans la patrie.

La chute de Paris, cœur de la France, amènerait la fin de la lutte, quoiqu'on prétendit Trochu et Gambetta. Qu'on nous donne donc la paix au plus vite. Le temps s'est adouci, mais les froids peuvent revenir. Nous sommes en plein hiver, l'humanité serait d'épargner ces nouvelles souffrances à nos armées. Nous ne devons pas raisonner au point de vue français, mais au point de vue allemand. Nous avons à laver les insultes que l'extravagant menteur Chaudry vient de lancer à nos armées. Puisqu'on nous accuse officiellement d'être des barbares, des pillards, pourquoi user de ménagements ? Il faut que cela finisse, nous exigeons le bombardement immédiat sur toute la ligne, jusqu'à ce qu'on demande grâce.

#### Evacuation de Beauvais.

Les Prussiens sont partis ! Dieu veuille les reconduire lestement chez eux, et ne nous ramener que des couvertures. Ils ont décampé avec tant de précipitation, qu'ils ont dû laisser en gare 250,000 fr. de réquisitions, représentés par 100 sacs de farine et 300 d'avoine ; ils ont pris la précaution de recommander à la ville de ne point toucher à cette réserve, sous peine d'une amende considérable. Si les troupes françaises viennent occuper notre ville, nous craignons fort que l'obligation ne puisse être observée.

Les troupes allemandes, qui ont quitté notre ville, se sont dirigées sur Gisors et sur Gonesse.

Des détachements, venant d'Amiens, sont descendus ce matin par la route de Tillé, mais ils ont tourné la ville sans s'y montrer.

La garde nationale de Beauvais a été convoquée ce matin pour 10 heures. (Indépendant du 11.)

#### LA FERÉ

Une personne qui s'est échappée de La Feré mardi dernier, écrit à l'Echo du

Nord que les Prussiens se tiennent rigoureusement renfermés dans cette ville, ne laissant entrer ni sortir personne, pas même les médecins. Ils ont miné les remparts de dix mètres en dix mètres dans l'intention de démanteler La Feré, ce qu'ils ont aussi l'intention de faire pour Soissons. L'arrivée des Français leur a fait suspendre l'exécution de cette œuvre destructrice. Ils ont établi sur les murs quelques canons de campagne que l'on a oublié d'enclouer lors de la reddition.

Les paysans ont tenté de faire dérailler à plusieurs reprises les trains ennemis, mais ils n'ont pas réussi. La garnison prussienne, mardi dernier, était de 1,500 hommes et l'on attendait des renforts de Laon et de Soissons.

Nous lisons dans le Journal de Péronne du 15 décembre :

« Les Prussiens venaient d'être entrés-Deniécourt et Foucaucourt, ils furent attaqués par quelques francs-tireurs qui leur tuèrent ou blessèrent plusieurs hommes et firent un officier prisonnier.

Pour se venger, les Prussiens revinrent en forces mardi à Foucaucourt ; ils se heurtèrent de nouveau à 32 des volontaires du marquis de Lameth qui leur tuèrent ou blessèrent plus de 50 hommes.

Assaillis par 800 hommes d'infanterie et de cavalerie, ayant en outre deux pièces d'artillerie, les francs-tireurs, sur le point d'être tournés, se replièrent sur Péronne.

Les Prussiens mirent alors le feu à plusieurs maisons de Foucaucourt, tuèrent quatre habitants sans défense et enlevèrent comme otages MM. Debeauvois, maire, et Bourdon, propriétaire.

L'attitude ferme et résolue des habitants de Foucaucourt a été remarquable. Nous publierions dimanche sur cette affaire des détails plus circonstanciés.

Le correspondant du Times lui écrit de Versailles, à la date du 11, les détails suivants :

« Malheur aux portes, aux tables, aux chaises de fenêtres, aux bois ouvrés de toute espèce qui garnissent les habitations, enfin à tout ce qui est bon à brûler. Le thermomètre de Fahrenheit marque, ce matin, 14 degrés de froid ! La France a combattu, dit-on, à Sarrebruck pour conserver les houillères. Une large importation de charbon serait ici la bienvenue auprès des Français et des Allemands.

« Il ne paraît pas que les Allemands avancent avec cet irrésistible élan qui a caractérisé leur marche sur Paris. Les nouvelles reçues de Beaugency au quartier général, hier, ont allongé les visages. Le duc de Mecklenbourg annonce que 40,000 Bretons, apparemment des nouvelles levées, le prennent en flanc, et que le successeur du grand-duc de Saxe-Alteimbourg a fait un mouvement tournant en avant de Blois. Von Wittlich, avec le 10<sup>e</sup> corps maintenant fort réduit par les combats, s'est mis en marche pour renforcer le grand-duc qui est à la tête de 50 mille hommes ; toutes les autres troupes dont le prince pourra disposer seront envoyées sans doute pour mettre l'armée à même de poursuivre sa marche sur Blois et Tours. Le 10<sup>e</sup> corps, je pense, est celui qui a occupé Orléans, le 3<sup>e</sup> et le 9<sup>e</sup> corps ayant été dirigés sur Bourges. On doit en inférer que le prince a été mis en mesure de tenir la ville avec d'autres ressources.

« J'ai reçu la nouvelle qu'un engagement avait eu lieu hier à Beaugency. Si cela est exact, le duc a cette fois été attaqué et doit rester sur la défensive jusqu'à ce qu'il ait reçu du secours.

« Afin de remplir les vides qui se sont faits dans les rangs, malgré le complément récent formé de tous les hommes du contingent d'octobre, on vient de faire des recrues en Allemagne ; elles arrivent de jour en jour. Le total de cette levée sera probablement de 150 mille hommes. Ce sont tous de jeunes soldats qui n'appartiennent pas aux contingents de la landwehr. On les dit pleins de confiance, mais on ne trouve pas en eux la force musculaire et athlétique des troupes actuellement guerroyantes.

Nous n'avons pas reçu de journaux depuis quinze jours. Les Français font bonne garde.

Le correspondant du Times annonce ensuite que le Roi a été très-affecté de la mort de sa sœur et qu'il se préoccupe beaucoup aussi des fatigues auxquelles sont exposés ses troupes pendant cette saison rude de l'année. « Nulle part, cependant, il n'est possible de découvrir un indice de découragement dans l'entourage de S. M., et les personnes qui ont cherché à lire des impressions sur la physionomie du comte de Moltke, ont jusqu'ici complètement perdu leur temps.

« Le comte de Bismark a été malade pendant plusieurs jours. Il a dû tenir la chambre, sinon le lit, par suite de fortes douleurs dans les jambes. Mais il est mieux maintenant. L'indisposition du chancelier l'a empêché d'assister au dîner du Roi, le jour de la fête de Saint-Georges.

« M. Odo Russell n'a plus eu d'entrevues avec le Roi depuis plusieurs jours.

« S. M. paraît d'avis que le temps de prendre la couronne impériale n'est pas encore venu. Paris doit tomber avant que l'édifice de l'unité allemande puisse être convenablement surmonté du diadème des empereurs romains.

« On a dit depuis longtemps que cette fameuse couronne impériale est prête. Le joaillier du roi a même reçu toutes les félicitations que mérite son œuvre. Mais il est probable que le roi Guillaume n'attendra pas à sentir l'épine que l'artiste n'a fait que dissimuler.

#### La Restauration bonapartiste ET L'ARMÉE FRANÇAISE.

A. M. le rédacteur en chef de l'Indépendance.

Ober-Lahnstein, 12 décembre.

« L'homme de Sedan veut revenir sur le trône de France ; le héros de Metz a livré son armée à la Prusse dans le but d'aider à cette restauration ; des agents bonapartistes que la politique prussienne encourage, sont prêts à favoriser cette rentrée de Napoléon III, et l'armée française prisonnière de guerre en Allemagne, viendrait appuyer de ses baïonnettes.

Telles sont les insinuations qui circulent en France, à cette heure, et qui viennent nous trouver jusqu'ici.

D'où émanent-elles ? On le devine aisément.

Aux hommes sensés vraiment Français et qui connaissent l'armée française, nous n'avons rien à répondre, car, pour eux, répondre à ces insinuations, injurieuses, serait faire supposer qu'elles peuvent nous trouver accessibles.

Mais aux esprits crédules, faibles ou mal intentionnés, aux hommes qui peuvent doter des sentiments de l'armée française, nous dirons ceci :

Au nom de cette armée française que la trahison ou le malheur a faite prisonnière de guerre, pour son honneur qu'elle veut garder intact, nous offrons à nos officiers intéressés à Ober-Lahnstein (Nassau), nous protestons de toutes les forces de notre ame contre des insinuations aussi monstrueuses ; nous nous levons tous pour nier la part que l'on veut nous faire prendre dans cette infâme comédie et nous jurons sur nos épées encore pures, que nos bras sont à la république et que nos cœurs sont à la patrie, et que jamais, non jamais, nous ne partagerons avec les illustres auteurs de nos revers, le pain de la trahison, et nous crions d'une voix unanime avec nos frères qui sont devant l'ennemi.

Vive la France ! Vive la république ! (Suivent les signatures de 16 officiers.)

#### INFORMATIONS ET NOUVELLES

Des détachements de Français, envoyés devant Orléans, ont montré un courage héroïque. Ainsi 70 francs-tireurs reçurent l'ordre de tenir jusqu'à la fin le village de Corsie, pour protéger la retraite d'une division. Les francs-tireurs firent à la hâte quelques barricades, et se défendirent avec une telle fureur que les Prussiens furent obligés d'amener de l'artillerie. Les barricades prises, la lutte à continué de maison en maison, jusqu'à ce que 62 des francs-tireurs fussent

tués. Le capitaine et 7 hommes s'échappèrent et se cachèrent dans un marais ; ils y restèrent la plus grande partie de la nuit tandis que les Prussiens défilèrent. L'arrière-garde était formée de cuirassiers blancs, et dès qu'ils furent passés la petite bande se précipita hors de sa cachette. Nos huit hommes taillèrent à la baïonnette quelques dragons attardés ; puis, se revêtant de leurs manteaux et de leurs casques, ils réussirent à traverser les lignes prussiennes et à rejoindre l'armée française. (Standard.)

L'archevêque de Paris a visité l'ambulance bretonne. Il a conjuré les blessés de rejoindre leurs régiments dès qu'ils seraient guéris et de continuer à combattre les ennemis de la France. Il leur a dit de ne jamais songer à se rendre, mais de combattre pour la délivrance du pays, ajoutant qu'il regretterait que la profession d'ecclésiastique l'empêchât de s'armer pour défendre les remparts.

Le général Manteuffel a rétabli le couvre-feu à Rouen. Il a rendu un décret contresigné par le maire républicain, M. Netien, prescrivant qu'aucun homme ne doit se trouver dans les rues après 8 heures du soir, aucune femme après 7 heures. Un autre décret ordonne la confiscation de tous les chevaux propres au service. Tous les journaux ont cessé de paraître et les communications de Rouen sont coupées avec le monde extérieur, comme à Nancy et à Reims.

#### Le Bouvet et le Météor.

Une lettre de la Havane rectifie ainsi le récit inexact et de source prussienne, qui avait été publié sur le combat de ces deux navires :

Dans la journée du 9 novembre, la Havane a été mise en émoi par un combat naval entre l'avis français Bouvet et la canonnière prussienne Météor, ayant chacun trois canons.

L'armement du prussien était infiniment supérieur à celui du français. Malgré cette disproportion, le brave commandant du Bouvet a accepté le duel, à peu près provoqué par celui du Météor.

Le combat a commencé à deux heures, à environ neuf milles de distance de la côte.

Trente et un coups de canon ont été échangés de part et d'autre.

Le prussien a été complètement démâté.

Par deux fois, le Bouvet a tenté l'abordage au cri de : Vive la République ! Une troisième fois, il a mis le cap sur le Météor qui a pu, à son tour, lancer une grenade dans la machine du Bouvet, ce qui a déterminé la rupture d'un conduit de vapeur, et paralysé la machine.

Malgré ce fâcheux accident, le commandant français, par une habile manœuvre à la voile, s'appretait à courir sur le Météor ; mais il parut qu'insensiblement, le Bouvet s'était, sans le vouloir, un peu engagé dans les eaux espagnoles.

Le commandant du navire de guerre espagnol, témoin du fait, a profité de cette circonstance pour faire le signal de cesser le feu.

Le Bouvet est alors rentré au port avec un bout-dehors rompu, un conduit de vapeur brûlé et deux hommes légèrement échaudés aux mains par la fuite de la vapeur.

Le Météor a perdu d'abord tout son gréement, y compris la voiture, 5 hommes tués et 17 blessés. A peine entré au port, il coulait bas d'eau. Il a dû se faire remorquer à l'arsenal pour réparer ses avaries.

Il lui faut, en outre, un grément complet, qui ne lui coûtera pas moins de 150,000 fr.

L'avantage est resté à notre pavillon, comme vous voyez. Le commandant du Bouvet est décidé à recommencer le combat ; car il tient à couler le Météor, qui peut causer dans nos eaux des dommages aux navires de commerce français.

Le Météor était venu ici tout simplement pour s'emparer du steamer Nouveau-Monde, de la ligne de Saint-Nazaire.

#### Chronique locale & départementale

##### PRÉFECTURE DU NORD.

Le préfet du Nord, informé qu'un certain nombre de jeunes gens appartenant soit à la mobile, soit au 1<sup>er</sup> ban de

la garde nationale mobilisée, ont fui en Belgique pour se soustraire aux obligations du service imposé à tous les citoyens dans l'intérêt de la défense du pays, prévient les intéressés et leurs familles que si, dans un délai de SIX JOURS, ils ne se sont pas mis à la disposition des autorités locales, pour être dirigés sur les corps auxquels ils appartiennent, ils seront considérés comme réfractaires et délégués aux conseils de guerre.

Les jugements rendus contre eux seront ensuite affichés et publiés dans toutes les communes du canton.

Le signalement des réfractaires sera adressé à la gendarmerie ainsi qu'à tous les agents de la force publique, afin que leur arrestation soit opérée dans le cas où ils reviendraient en France.

La fin de la guerre n'aura point pour effet d'arrêter les recherches de soustraire les réfractaires à l'exécution des peines encourues.

MM. les maires sont priés de faire afficher le présent avis dans leurs communes respectives et d'en donner particulièrement connaissance aux familles des intéressés.

Lille, le 14 décembre 1870.

Le préfet du Nord,  
PIERRE LEGRAD.

#### Œuvre des aumôniers militaires.

La France présente à cette heure un spectacle digne d'admiration. Tous ses fils en armes pour sa défense ; chaque famille faisante, avec une courageuse résignation, le sacrifice d'un ou de plusieurs de ses membres ; et tous acceptant sans se plaindre, avec les privations exceptionnelles qu'entraîne un armement général, les chances encore plus cruelles que la guerre peut leur apporter.

Il est toutefois une privation que la plupart ne veulent pas accepter, un sacrifice qu'ils ne consentiront jamais à faire, celui des secours religieux. Les mobiles bretons sont arrivés à Paris avec leurs prêtres ; des mobiles du Nord en marche vers l'ennemi, ayant rencontré des ecclésiastiques les ont suppliés de les suivre, ce qu'ils ont facilement obtenu. C'est afin de répondre à ces vœux qu'un comité s'est formé dans le but de subvenir aux dépenses d'une double aumônerie à établir dans l'armée du Nord et en Allemagne. Les ressources dont pourront disposer ces aumôniers ne serviront pas seulement à leur subsistance, mais aussi et surtout à faciliter leur ministère en leur procurant les moyens de diminuer les privations et les souffrances des militaires blessés ou malades.

S'adresser pour les offrandes, à Lille ; à M. Henri Bernard, rue de Courtrai ; à Mmes Gustave Théry, place de Jussieu et Ernest Delcourt, à Wazemmes ; MM. l'abbé Clarisse, au bureau de la Semaine religieuse ; l'abbé Deroubaix, rue des Fossés-Neufs ; Franz Mottier, rue de Fives, 37.

A Roubaix : Motte-Motte, place de la Liberté.

A Tourcoing : Charles Flipo, rue de Tour-nai.

Dunkerque : Berthelot.

Valenciennes : Henri Dubois, rue de Wat-teau.

Douai : Cluquet, rue des Foulons.

Saint-Omer : Clarisse, directeur du Magasin catholique.

Trois Pères Rédemptoristes viennent de partir, comme aumôniers volontaires, pour l'armée du Nord.

Deux sont attachés au bataillon des gardes nationales mobilisées de Tourcoing.

Le troisième, ancien aumônier de l'armée du Rhin, recevra ultérieurement sa destination.

Un incendie a éclaté cette nuit dans un estaminet portant l'enseigne du Lapin gris, situé sur la Grande-Rue.

Les dégâts matériels causés par ce sinistre ne sont pas de grande importance mais nous avons à déplorer la mort d'un pompier, le sieur Desmet, victime de son dévouement.

de la lire à la première lueur de l'aube.

Cette lettre était ainsi conçue : « Mon cher Edward, me voici en présence d'un ennemi qui n'est pas le mien et qu'il me répugne de combattre, car il m'est impossible de lui garder une rancune de vengeance. Les Taugs ont voulu m'égorger à Doumar-Leyna, c'est qu'ils me regardaient comme un des vôtres ; ils étaient dans leur droit.

« Ces sauvages, en attaquant les Anglais et leurs alliés indiens, défendent leur pays. Ils ne m'ont fait aucun mal ; je ne dois en conséquence, faire cause commune avec eux en cette occasion. Cette manière d'envisager votre guerre est sans doute, à vos yeux, absurde ou absurde ; il doit pourtant m'être permis de l'exprimer. Mes principes sont inviolables, et je ne les sacrifierai pas aujourd'hui, en alléguant l'excuse que nous nous battons avec des barbares, exclus du droit des gens.

« D'un autre côté, vous avez fait un appel à mon dévouement, mon cher Edward ; je garde bon souvenir des services que vous m'avez rendus ; je vous suis surtout bien reconnaissant du courage incroyablement avec lequel vous êtes précipité à mon secours l'autre nuit. En ce moment, vous êtes en péril de mort, j'ai donc un devoir à remplir, et je le remplirai. Il faut aussi que je suive le colonel Douglas dans le terrible combat qui va s'engager à l'aurore ; en voici la raison morale : je sais que le colonel Douglas est obligé par des motifs de po-

litique et de haute convenance, d'épouser Mlle Amalia. Ainsi, mon devoir est de garder la vie du colonel, parce qu'il est mon rival, parce qu'il doit détruire à jamais mon bonheur en consommant ce mariage. Je ne veux pas qu'il soit dit que je pouvais sauver la vie du colonel en combattant auprès de lui, et que j'ai mieux aimé, par un odieux calcul de rivalité jalouse, à me tenir à l'écart et spéculer amoureusement sur sa mort.

« Voici donc à quelles conditions je suis engagé dans cette affaire : moi, le comte Elona, je suis l'ami du colonel Douglas et de sir Edward, et, de plus, je suis leur obligé. Je traverse avec eux un défilé du Bengale ; mes amis sont attaqués par les Anglais de profession, froids et sans pitié, et je dois leur offrir mes armes, et je débonnairement. Si, comme on affirme, bon nombre de Taugs, dérogeant à leurs anciens usages, sont engagés cette nuit d'armes à feu et de poignards, le péril en sera plus grand, et mon devoir d'assistance plus impérieux. En tout premier, je ne ferai jamais feu le premier. L'attaque m'est interdite, la défense est dans mon droit. Il est inutile de vous dire : « Bon courage, » à vous, Edward ; seulement j'aurai dû vous dire que demain vous aurez deux bras de plus attachés à votre corps, ce seront les miens.

« ELONA. » La petite armée des Taugs qui s'était établie dans le district de Nerbudda, et qui obéissait au vieux Sing et au fakir

Souniacy, était la plus rusée des bandes du Bengale. Le colonel Douglas, et Nizam avaient bien compris qu'il fallait démoraliser et décourager les égarés du vieux Sing en montrant beaucoup plus Taugs qu'eux-mêmes, c'est-à-dire en les surpassant en tromperies, puisque leur nom signifie trompeurs. Pour atteindre ce résultat victorieux, il fallait prendre l'initiative des ruses, et les battre avec leurs propres armes.

Jusqu'à ce moment, on leur avait laissé le privilège des attaques nocturnes et des embuscades adroitement combinées ; il fallait donc les étonner en leur apprenant qu'en dépit de leurs mystérieuses retraites, des pièges mortels pouvaient être tendus sous leurs pas, et qu'ils allaient enfin, à leur tour, tomber victimes des embuscades intelligentes de leurs ennemis.

Cette idée avait inspiré la tactique nouvelle que nous allons voir à l'œuvre dans les abîmes de Doumar-Leyna. Le coucher des dernières étoiles, un concert de voix monotones descendit de la montagne, courut d'échos en échos jusqu'au fond des précipices, comme si chaque rocher eût répété à son tour le refrain de l'hymne religieux. Les Taugs chantaient, en sortant du temple, des strophes du poème sacré de Ramayana. Quelques pierres détachées du parvis annonçaient que la bande se mettait en marche en se servant des innombrables assises amoncelées comme d'un escalier, et puis toutes les voix s'éteigni-

rent, et l'on n'entendit plus que le bruit des pas dans les derniers moments de silence de la nuit.

Les montagnes de l'horizon de l'aurore resplendissaient à leurs sommets en laissant encore au fond des abîmes une clarté douteuse, lorsque les Taugs entrèrent dans le défilé, qui était leur chemin accoutumé, pour gagner la plaine. Au moment opportun, un sifflement aigu retentit dans cette épouvantable solitude, et toutes les roches du vallonn roulaient sur la colonne des Taugs, et firent éclater à l'instant une traînée de coups de foudre à leurs pieds.

Les derniers rangs des égarés, épouvantés par ce prodige, et l'attribuant à la puissance divine, rebondirent de roche en roche, comme des éperriers surpris par des aigles, jusque sur le parvis du temple, pour se mettre sous la protection de leurs dieux. Ce mouvement avait été prévu. Les soldats indiens de Stephenson étaient déjà descendus du haut des précipices, en s'aidant des pierres saillantes, des touffes d'herbes, des crevasses de rocs, des racines tortueuses ; et, favorisés par le terrain, ils repoussèrent les Taugs fugitifs, et les précipitèrent morts ou vivants dans les abîmes, au moment où leurs pieds mal affermis chancelaient au bord des gouffres. Dans le vallonn le combat s'acharnait sur un sillon de cadavres, entre les soldats de Douglas et les plus intrépides égarés. De part et d'autre le bruit des

armes avait cessé. La lutte était corps à corps : les mains et les ortils se crispaient dans les chairs vives, quand les poignards se brisaient sur les os. Un râle étouffé d'agonie, de douleur et de rage, courait sur toute la ligne avec un bruit de torrent. Les Taugs se laissaient tomber comme blessés à mort, et couchés sur le sol, ils brisaient avec des pierres aiguës les pieds nus de leurs ennemis, et les égarés avant de se relever pour mourir.

Nizam, blessé à la tête, fut saisi d'un accès de folie furieuse qui donna au combat un nouveau caractère d'horreur. Il s'arma de deux eriks malais, et poussa d'une voix de tonnerre le formidable cri, amok ! le cri si connu et redouté même au Bengale, et que les îles de la Sonde ont renvoyé au continent. L'amok, grinçant des dents, l'écumant aux lèvres, les yeux horribles de sang et de flamme, Nizam bondissait avec les ailes d'un démon et l'agilité d'un jongleur sur les rangs compacts des Taugs et produisait les coups de poignard et les malédictions indiennes. Les soldats de Douglas poussèrent le même cri et se ruèrent avec cette fureur infernale que leur donnent leur sang et leur soleil ; sur des égarés saisis d'effroi ; tandis que les soldats de Stephenson, descendus de l'autre côté, achevèrent la défaite en s'emparant du vieux Sing et de son escorte de prêtres et de fakirs.

L'histoire dit que deux cents Taugs seulement échappèrent au massacre de